

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/3 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.3.63756

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

de choix architecturaux, qui suscitèrent contestation et polémiques, dénonçant le vandalisme et l'atteinte aux traditions, comme le montre Annette Maas. Les conceptions architecturales françaises et allemandes s'opposent, cependant que des ententes peuvent se nouer sur le terrain de la politique artistique, comme l'atteste l'association du docteur Pierre Bucher et du peintre Gustave Stoskopf, tous deux du cercle de la Revue alsacienne illustrée, si soucieuse du patrimoine alsacien et des apports français dans la culture de l'Alsace, au jury du concours pour la rénovation de Saint-Pierre-le-Vieux. Un beau livre, à la rencontre de l'histoire politique, de l'histoire sociale et des représentations, de l'histoire de l'art.

Jean-Marie MAYEUR, Paris

Otto Gerhard OEXLE, *L'historisme en débat. De Nietzsche à Kantorowicz*, traduit de l'allemand par Isabelle KALINOWSKI, Paris (Aubier) 2001, VI-250 p. (Collection historique).

En mettant à la portée du public français, grâce à la traduction d'Isabelle KALINOWSKI, ces quatre essais de O. G. Oexle, les éditions Aubier ont fait un travail utile. Alors que les ouvrages allemands sur ce sujet ne manquent pas, il n'existe guère de publications en français traitant de ce phénomène assez typiquement allemand. Un choix a été fait parmi les sept articles que contient le volume allemand d'origine paru en 1996 à Göttingen chez Vandenhoeck & Ruprecht sous le titre »Geschichtswissenschaft im Zeichen des Historismus«. Pour l'orientation du lecteur, je cite les contributions retenues: 1. La science historique sous le signe de l'historisme. Remarques sur la situation de la recherche historique. 2. »Historisme«: Réflexions sur l'histoire du phénomène et du concept. 3. De Nietzsche à Max Weber. Le problème des valeurs et l'exigence d'objectivité de la science sous le signe de l'historisme. 4. Le Moyen Âge comme arme. *L'empereur Frédéric II* d'Ernst Kantorowicz dans les controverses politiques de la République de Weimar. On ne se plaindra pas de cette sélection. Elle est d'abord judicieuse. Et puis le défaut quasi inévitable d'un recueil d'articles centré pratiquement sur une même question est la redite. La forme plus ramassée en réduit la part et suffit à nous faire entrer dans la problématique. Cela dit, celle-ci est à ce point compliquée qu'elle justifie sans arrêt des reprises et des affinements selon différents points de vue. Ce que Oexle fait très bien.

Certains dictionnaires signalent à juste titre le contenu flottant du concept d'historisme, à telle enseigne qu'ils en déconseillent parfois l'emploi! Mais il est incontournable tant la place qu'a occupée ce phénomène dans les débats épistémologiques voire idéologiques en Allemagne est importante. À cet égard, I. Kalinowski a bien fait de traduire le mot allemand »Historismus« par »historisme«, même si les Français ont plutôt tendance à parler »d'historicisme«. Mais ce dernier mot s'applique surtout aux tendances artistiques historicisantes du siècle dernier. Et puis, il valait mieux que le mot restât proche de la »chose« allemande, dont on ne trouve pas l'équivalent de ce côté-ci du Rhin. Oexle s'efforce d'emblée d'apporter de la clarté dans le débat en se référant à la définition de Troeltsch, Mannheim, et autres Benedetto Croce: par »historisme« il faut entendre le processus d'historicisation fondamentale de notre savoir et de notre pensée, l'idée que tout est devenu historique et que tout est médiatisé par l'histoire, que »la vie et la réalité sont de l'histoire et rien d'autre«. En fait, cette définition désigne une forme tardive de l'historisme. Si l'on en croit en effet Herbert Schnädelbach (»Geschichtsphilosophie nach Hegel«), qui n'est cité que de façon parcimonieuse par Oexle, plusieurs formes se seraient succédées: l'historisme positiviste, soucieux d'accumuler, sur le mode scientifique ou positiviste (analyse des sources), les connaissances historiques et qui peut éventuellement s'accommoder encore d'une foi dans le progrès continu (Hegel, Marx); l'historisme relativiste, résultant du premier, puisque l'accumulation des données historiques conduit peu à peu à la perte du sens ultime de l'histoire; et enfin l'historisme tel qu'il est défini plus haut comme courant intellectuel et culturel. Revendiqué à ce

stade par Troeltsch ou Meinecke comme la marque même de l'esprit allemand, l'historisme a posé deux problèmes. Sur le plan épistémologique: comment fonder une science objective quand tout est historique, y compris le sujet connaissant? Sur le plan de la philosophie pratique: où trouver les normes nécessaires à l'action au sein de ce relativisme historique? D'où la question qui s'est posée dès la fin du XIX^e siècle, celle du dépassement de l'historisme.

Oexle aborde tous ces problèmes dans une perspective souvent chronologique qui permet de mesurer les évolutions et les déplacements d'accent. Il passe en revue les grands acteurs de ce débat: Nietzsche, Droysen, Dilthey, Ernst Troeltsch, Max Weber, Otto Hintze, Friedrich Meinecke. Le texte fondamental de Nietzsche, la seconde Intempestive «De l'utilité et de l'inconvénient de l'histoire pour la vie» de 1774, est souvent à la base de ses réflexions. Y sont en effet déjà posés tous les problèmes ci-dessus évoqués, même si Nietzsche a en vue moins la refondation d'une science historique que la question de l'action dans le contexte du nihilisme européen. On regrette que ne soit pas encore un peu mieux expliqué pourquoi le jeune Nietzsche rejetait à ce point la science (au profit de l'art). Mais il est vrai d'affirmer, contre Schnädelbach, qu'il ne s'en prend pas seulement à l'historisme positiviste. Il trouve néfaste toutes les formes d'historisme, aussi bien celui qui subordonne l'homme au «processus universel» (Hegel, Hartmann) que le relativisme qui noie tout dans le devenir historique. Nietzsche était lui-même marqué par ce qu'il combattait. Son dilemme était qu'il était persuadé de l'impossibilité d'accéder à une vérité objective, mais qu'il était tout aussi convaincu que l'homme a besoin pour vivre de croire en une vérité.

L'ouvrage de Oexle nous apporte des informations précieuses et complètes sur l'histoire du concept et cerne le problème épistémologique en faisant le point sur les débats et les «querelles de méthode» qui ont eu lieu dans le domaine de l'historiographie. C'est le problème de l'objectivité de la science qui est posé et qui occupe encore aujourd'hui les esprits. L'historisme, selon Oexle, a imposé l'idée – qui a même gagné les sciences «dures» – que la science était une recherche, ne prétendant pas atteindre à la vérité objective, mais cherchant indéfiniment à s'en rapprocher. Je trouve ici les oppositions de l'auteur peut-être un peu tranchées. L'idée d'une recherche «infinie» ne date pas de Droysen. Lessing ne disait-il pas déjà que, plus que la vérité, c'est la recherche de la vérité qui importe? Est-ce que l'idée de recherche était totalement absente du positivisme, même si celui-ci avait l'espoir de trouver et d'exprimer une vérité objective? Mais finalement, c'est à la question des valeurs, c'est-à-dire des rapports entre la science et la vie qu'est consacrée une grande partie des développements. Comment dépasser le relativisme historiciste? Il y a ceux qui, comme Troeltsch, espèrent en une synthèse culturelle, en une «histoire universelle d'un point de vue européen» qui permettrait, par les moyens de la science, de dégager des normes acceptées par tous. D'autres, comme Max Weber, envisagent une polarité et une complémentarité entre le domaine axiologiquement neutre de la science (même si la science elle-même est régie par des «intérêts de connaissance») et le domaine de la vie régie par des valeurs. La dernière contribution met en évidence la possible instrumentalisation idéologique de l'historisme. Je l'ai lue avec un intérêt tout particulier, car elle donne un excellent aperçu de l'idéologie conservatrice allemande, de son imaginaire historique et de ses mythes.

Voici donc un livre stimulant, œuvre d'un médiéviste renommé dirigeant l'Institut Max Planck de Göttingen, d'un savant donc qui sait réfléchir sur les conditions et la situation spirituelle de sa propre science. À l'heure où les débats sur l'histoire et la mémoire sont d'actualité, sa lecture ne peut qu'enrichir notre propre réflexion.

Gilbert MERLIO, Paris